

Anton

Cette fois encore il fait froid. Qui a eu l'idée de réunir toutes les misères de la société dans ce cadre grandiose ?

La bâtisse est nommée alentour « La Citadelle ». Le seigneur fou qui avait entrepris cette réalisation aimait les corbeaux et les vautours. La roche qui supporte l'ensemble déborde de partout, Sa teinte ferreuse aurait pu être agréable. Elle devient mon cauchemar. Chaque jour nous devons gravir le Résistant, c'est le bloc le plus dur qui a vaincu les bâtisseurs. Quand vous arrivez la première fois il vous semble quelconque au loin, c'est une croute boutonneuse affleurant dans la cour bien ordonnée. Le Résistant fait un peu désordre dans la rigueur et la précision de toute la forteresse. Mais quand vous en êtes proche vous voulez le contourner puisque autour il y a la place de passer, même en véhicule. La cravache vous en dissuade vite, vous êtes contraint de l'affronter. Malade, boiteux ou chargé comme une bête de somme. Sa structure est râpeuse comme une méchante lime mal travaillée, sa teinte est brunie des chutes et des faiblesses de plusieurs générations de prisonniers. Les genoux et les mains ne peuvent raboter sa férocité. Mais il nous marque mieux qu'un fer rougi.

L'état jubile d'envoyer ici les réfractaires et les fortes têtes selon ses critères. Pour ma part j'avais cru être bien dissimulé car je refusais d'abîmer mes mains avec les conquêtes territoriales voraces ; je voulais garder mon esprit propre sans vol, ni viol ni meurtre.

Pour en revenir à cette journée, il est tôt en matinée et le vent fait sa ronde sans pitié sur nos maigres carcasses.

En contraste, face à nous il est beau et impeccable, les bottes sont luisantes et il est bien peigné enfin je l'imagine, sous la superbe casquette. Sa veste galonnée semble coupée sur mesure, il est protégé du froid.

Ses yeux transpercent le troupeau aligné tant bien que mal face à lui.

J'ai promis à ma mère d'être courageux alors j'évite de regarder les gibets sinistres sur le côté de la place. Mais je peux à loisir détailler le dos de mes misérables compagnons. Effroyablement maigres nous avons le crâne rasé, sous le mince tissu nous frissonnons et les os saillent sans grâce. La peau est ridée et parsemée de boutons visibles dans le petit espace de la nuque, puces, dermite... nous crevons de faim, nous en tremblons irrésistiblement. Et nous puons.

Autour, des gardes impassibles attendent que l'un de nous s'écroule pour nous punir d'avoir défait l'alignement du rang.

D'un air supérieur et ennuyé, l'officier ouvre la bouche. Il s'adresse à nous, enfin à notre ensemble pouilleux sans détailler car nous sommes jumeaux de misère à l'infini :

— L'un d'entre vous connaît-il la musique ?

Je tressaille. Les cours de violon remontent en brouillant ma vision. Mais je connais cet homme machiavélique, une fois il avait demandé un cuisinier. Les questions suivantes fusant il avait ridiculisé le prisonnier au doigt tremblant qui avait fini par avouer qu'il distribuait les repas de la cantine à son usine. Pour le punir du mensonge il avait gommé cet homme d'une seule balle, devant tous.

Il nous observe maintenant, la trace de l'instrument que j'ai tant placé sous mon cou est invisible, mais j'ai peur de son regard et mes yeux tombent sur les potences, les cordes bougent doucement...

Il y a moins de deux ans je perfectionnais ma technique avec Anton Bach. Ami de la famille, il acceptait de m'aider pour que je sois admis dans l'orchestre de la ville. Lui, en solo était déjà un virtuose adulé par les mélomanes. J'ai dix ans de moins que lui, mais la prison m'a prématurément vieilli. Châtain tous deux, enfin ce qu'il en reste, dans ma défroque crasseuse je n'ai rien de ce fringant prodige. Mais nous avons une taille semblable et j'ai su que son convoi avait sauté le mois dernier. Comble de raffinement du sadisme chaque famille avait ordre d'identifier son mort dans la boue et la charpie des chairs. Sa pauvre mère en avait perdu l'esprit.

J'ai honte de penser que la place est libre j'entraperçois un rai de lumière dans le chaos de mon univers sombre.

Quand il est sur le point de terminer son tour d'observation je ne peux résister et je lève le doigt, l'école de la vie est bien atroce ce jour.

Pour la première fois il me voit. Je fixe sa mâchoire virile et j'ai du mal à déglutir :

— Tu joues de quel instrument ?

Mon violon l'enchanté plus que la flûte.

Alors il me fait sortir des rangs et me toise. Il faut que je me redresse, que mes yeux suent de musique. Sur un signe il fait approcher un des soldats avec un étui noir. Mes yeux ne transpirent plus, ils pleurent en touchant l'archet fragile. Arrogant il pointe le menton :

— Je veux du Mendelssohn.

Je me risque à proposer le second concerto, il me fixe plutôt agréablement en acquiesçant.

Comprenez-moi, je sais que ma tête pourrait vite se balancer sous un gibet si je n'agissais pas. Anton me l'a décortiqué ce morceau, et je ferme les yeux en reposant ma joue, Dieu qu'elle est creuse sur le bois poli ! Je ne suis plus entre la vie infecte et la mort arbitraire. Ma joie coule

dans les notes qui reviennent en me frôlant, je ressens la jouissance physique des cordes qui me répondent.

Derrière moi j'entends le grattement de chaussures, je sais le soulagement de mes compagnons.

L'officier demande mon nom :

— Bach, Anton Bach.

J'ai sauvé ma peau mais hélas pas celle de mes compagnons.

Le sursis n'a été que de vingt-quatre heures. Et dorénavant l'officier bien sanglé dans son uniforme me confie son superbe violon à chaque exécution. Le langage universel de la musique trahit-il mes compagnons ou les soutient-il dans leurs derniers instants, suis-je complice du monstre ou suis-je un accompagnant fraternel ? Mes nerfs sont tendus comme les cordes du bel instrument, et je vomis de honte et de peine en rentrant dans le château cadenassé. Je suis le plus vieux de la troupe dépenaillée car la sévérité de cette aile de notre prison doit être exemplaire pour impressionner les autres délinquants. Classés comme les fortes têtes aucun ne fait de vieux os, sauf moi, le musicien « connu ».

Comment cet individu peut-il larmoyer en écoutant Brahms et assister sans broncher aux derniers spasmes de vie de pauvres hères innocents désignés selon son bon vouloir ? Je crains de participer à cette horreur en lui faisant le plaisir de jouer et jouer encore jusqu'à ce qu'il décide que c'est assez. Hypocrite il dit offrir ce cadeau d'adieu par charité.

Il pleut parfois alors il fait abriter le violon sous un parapluie tenu par un garde, et j'en profite un peu.

Quand le vent mord je dois rester stoïque, debout avec la toile plaquée sur moi.

Nous sommes tous soumis au régime de la terreur. Les autres ne savent pas quels seront les prochains choisis car la peine de mort est justifiée à l'absurde : rang mal aligné, salut oublié, retard à l'appel... Même moi je tremble car il me répète que je ne suis pas irremplaçable. Si ma réputation a dépassé la ville, d'autres musiciens peuvent arriver.

Une fois sur la demande de ses supérieurs le capitaine me produit lors d'une soirée de prestige ; il y gagnera un galon. Mon alimentation est légèrement améliorée mais je suis encore bien maigre, je flotte comme un clown triste dans le costume prêté pour l'occasion. L'essentiel étant que mon interprétation plaît on m'invite à chaque fête. Les généraux veulent me voir plus épais ils m'offrent à manger entre deux morceaux de bravoure. Je cache les surplus de nourriture solide pour les distribuer dans le cachot sombre ; à chaque bouchée je demande pardon dans mon cœur aux miséreux en sursis.

Et jusqu'à deux fois par mois je manie l'archet en essayant de ne pas entendre les gémissements et les cris de ceux qui dorment sous le même toit que moi. Et je renvoie en jets amers mes tripes et ma musique en rentrant.

— Bach, ici !

Le garde m'emmène à l'autre bout de la forteresse. Nous entrons dans une pièce tapissée, je reconnais le colonel amateur de bonne chère appuyé au bureau et je vois aussi un prisonnier revêtu comme moi de l'immonde tissu. Un pansement rougi cache sa main droite. L'officier supérieur se tourne vers moi et demande si je reconnais cet homme.

Prudence, prudence me dis-je :

— Difficile à savoir, il faudrait que je connaisse les circonstances...

Comment lui dire que la peur, la faim et la maltraitance nous rendent tous anonymes. J'apprends que le blessé m'a accompagné en tournée il y a cinq ans comme pianiste selon ses dires. Le mieux est de l'écouter jouer bien sûr. J'énonce simplement :

— Il faut attendre que les doigts soient guéris, si j'oublie un visage je me souviens toujours d'un toucher, surtout au clavier.

Le colonel décide que cet examen musical sera fait avant la fin du mois et me congédie d'un geste.

Dans mon cerveau brûle le feu d'une possible rédemption. Bien sûr que je te reconnaitrai quand tu joueras mon frère de misère, usurpateur, comme moi pour continuer à respirer. C'est alors que je me rends compte de l'immense sentiment de culpabilité enfoui à chaque exécution.

Jamais on ne m'appellera pour ce duo. Selon les autorités la main a été trop longue à guérir.

Difficile de détailler les vaguelettes provoquées par ma nouvelle identité.

Un jeune homme avait assisté à un de « mes concerts » et il me remercie du bonheur ressenti. Je me sens voleur et misérable mais je refuse d'éteindre son étoile de joie.

Surgi d'une troupe de casseur de pierres un autre, musicien amateur s'accroche à ma veste pour que j'intervienne en sa faveur. J'ai honte du sentiment de puissance ressenti alors.

Quand un petit individu au regard égaré me prend à parti je ne réagis pas, mais il criaille que je ne suis pas Anton alors je me tourne vers lui. Je n'ai pas le temps de réagir, une sentinelle très proche lui fait sauter les dents d'un coup de crosse en plein visage. Je vois le passage fugitif du prisonnier encadré de gardes en suivant au sol la trace de sang laissée par ses lèvres éclatées. Il me faut dissimuler le soulagement ressenti, l'absurde règle du silence me sauve peut-être la vie.

L'habit respectable d'Anton était peut-être trop grand au départ, quand je me suis senti poussé à l'endosser. Maintenant je me glisse aisément dans la peau du personnage en secouant mes scrupules primaires comme des miettes agaçantes.

En quelques semaines je deviens, non je SUIS Anton Bach.

Anton, j'aime beaucoup ce prénom.

Agrippé à ma défroque volée je m'y absorbe au point de disparaître ; je sais que rien ni personne ne peut me la contester, ne resterait qu'à me l'arracher par lambeaux au risque de ma mort.

Les soubresauts de la fin des conflits finissent par atteindre notre prison isolée, du haut des murs épais jusqu'aux cachots remis en service. Le désordre inouï devient notre chance de briser les chaînes. Qu'importe si la soupe n'est plus distribuée, les lourdes portes s'entrouvrent. L'évasion de cet enfer me reste gravée en symbole du feu et de poussière. J'ai fui les flammes purificatrices et je me suis vautré dans la poussière innommable pour échapper aux rafales. Enfouie très profond une vague honte me ronge, j'avoue m'être préoccupé du sort de mon beau violon tout au long de mon évasion, mais jamais de mes compagnons.

Anton, Anton Bach.

Ta mère est morte de chagrin peu après ton identification, la ville bombardée tente de reconstituer les ramifications de sa population. Et je me perds, enfin je m'enfuis ou je me sauve de ma province étroite. Avant, discrètement je visite une dernière fois la sépulture de ma famille. La petite rue entière a été rasée par un bombardement. Sous les pierres et la lourde toiture il paraît que mes parents se tenaient par la main. Mon petit frère avait survécu deux jours.

Anton, Anton Bach.

Je n'ai pas ton talent, mais les durs travaux qui ont abîmé mes mains excuseront une perte de sensibilité. Devant la glace je copie tes mimiques, tu sais ce sourire pincé d'un seul côté quand je jouais faux. Tes cheveux frisaient l'indiscipline alors je place avec soin ma longue mèche rebelle ; et je reconstruis ta démarche nerveuse. Je t'admiraïs tant, et t'admire encore je peux te le confier à voix basse. L'enveloppe peut faire illusion sur le fruit.

Le bâtiment est plein à craquer. Pourquoi la police se justifie-t-elle avec une débauche d'apparat alors que la paix est proclamée ? Face au bel uniforme du gradé, je tiens dans la main mon identité, toute neuve. Le commissaire est ému de me rencontrer. Il viendra au concert de la semaine prochaine, je lui ai offert des places. Sa brève enquête sur moi a conforté mes déclarations.

J'hésite mais non, Lewen son inspecteur n'aura pas d'invitation, je n'aime pas son regard aux yeux enfoncés et trop bruns.

La première tournée est triomphale. On me désigne comme un héros survivant de la forteresse, et deux ou trois anciens prisonniers me suivent et pleurent parfois quand on les fait témoigner sur notre abominable incarcération. Puis le pays veut vite oublier cette laideur maigre et miséreuse alors il décide de tourner les projecteurs sur la beauté et la joie. Mon violon luisant devient le symbole du renouveau.

Le miroir me flatte souvent, Anton Bach devient presque beau avec le succès :

— Tu commences à te rider le front et tu grossis, prends garde Anton !

Je veux oublier les plis autour de la bouche car ils sont gravés depuis l'incarcération. Aucune femme ne me les a reprochés. À force de frotter ma conscience elle apparaît presque intacte, elle s'approche du blanc absolu à mon regard.

Un certain monsieur Lewen désire vous voir... la dévouée secrétaire fait la moue. Ce nom ne m'est pas inconnu, mais je n'arrive pas à le situer dans un contexte quelconque. Alors je refuse, je suis fatigué, enivré des applaudissements mais fatigué.

Mon agent devrait comprendre que je dois un peu me reposer. J'écume les scènes depuis bientôt sept années. Face à la grande psyché je défais mon nœud si élégant autour du col immaculé. J'ouvre la veste avec un soupir de soulagement vite étouffé car j'entends un remueménage derrière la porte. Se reflète alors le visage d'un intrus, les yeux très bruns et enfoncés me glacent. Je me masse les doigts et les poignets et j'attends qu'il ouvre la bouche. Il sourit, m'assure de son admiration car sa mère était concertiste. Oh, un détail sur ma présence dans la Citadelle qui semble ne pas coller avec un autre registre...

Je continue mon soin sur les mains engourdis et le regarde avec un mince sourire. Puis je fourrage dans mes cheveux en désordre savant, et fait venir toute ma lassitude sur mon front et autour de ma bouche. Il part enfin, il s'excuse. Combien de centaines de kilomètres a-t-il parcouru pour me dire ces quelques mots ? Je me jure intérieurement d'engager un garde du corps dès la prochaine semaine. Il me faut la paix.

Quand on m'invite dans ma province natale je refuse en invoquant la douleur que provoqueront les lieux dévastés et les absents chers à mon cœur. Mon agent passe par-dessus mes appréhensions car il est persuadé au contraire que mon jeu sera encore plus vibrant.

Aucun fantôme ne m'a hanté, je repars libre et léger pour le bout de mon beau pays.

Ce soir-là en sortant du restaurant je savoure l'air doux annonciateur du printemps. J'ai chassé tout le monde, ma compagne boude mais les autres, compréhensifs pensent que je dois préparer la grandiose manifestation musicale qui approche ; dans les gradins mes notes seront démultipliées à en pleurer d'émotion.

Sur le banc un homme s'assoit et dérange ma solitude. Je m'apprête à me lever quand il parle :

— Votre concert était intéressant.

Je suis soufflé, trop habitué aux compliments, on ne me l'a jamais faite celle-là, intéressant ! Je me tourne et voit un pardessus vieillot, le visage penché est invisible sous un chapeau démodé. Puis je sens les griffes du passé me déchirer de haut en bas quand il relève la tête, couturée de cicatrices mais le regard est inoubliable. Mon maître. Il ôte tranquillement le feutre qui cache le crâne défoncé avec de terribles cicatrices. Il devance mes questions et je reste sans voix devant cette relique humaine. Les doigts nerveux sont tordus et épaissis, les paumes boursouflées d'anciennes blessures. Il souffle :

— Voilà Johan, il ne fait pas bon tomber entre les mains de francs-tireurs sadiques surtout quand l'amnésie vous rend plus faible qu'un enfant.

Comment est-elle enfin revenue ma lucidité ? Un déchet dangereux, pire que l'arme nucléaire. Voilà qu'il pourrait me contaminer, alors encore une fois il faut sauver ma peau.

Je rentre tard à l'hôtel, et lentement je brosse avec soin mes ongles rougis. Je piétine le veston maculé, encore une fantaisie du maître pensera la secrétaire.

Dans l'immense miroir je soutiens mon regard. Je n'ai pas tué Anton Bach, non, c'est moi, Anton Bach.

FIN